

Don Juan revient de guerre

d'**Ödön von Horváth**

Mise en scène **Denis Lanoy**

du 1 au 3 février 2001

**Grammont
Montpellier**

Jeudi 1^{er} février à 19h00

Vendredi 2 et samedi 3 février à 20h45

Durée : 1h30

Location-réservations

04 67 60 05 45

Opéra-Comédie

Tarifs hors abonnement

Général : 100 F - Réduit : 70 F - Collégiens/lycéens : 70 F

Tarif réduit : groupe à partir de 10 personnes, groupe 25 personnes : 60 F, groupe jeunes (25 pers.) : 40 F

Carte Pass étudiants 100 F (4 spectacles)

Don Juan revient de guerre

d' **Ödön von Horváth**

Mise en scène **Denis Lanoy**

Traduction

Henri Christophe (L'Arche Editeur- 1996)

Décors, scénographie

Cécile Marc, Jacques Artigues

Costumes

Doriane François

Lumière

Christian Pinaud

avec

Marie Augereau :

soubrette 1, la supérieure, première de l'appartement,
la dame de Berne, la brune, un masque, une seconde vieille, petite fille 1

Stéphanie Marc :

femme 1 (la rue), styliste 1, la mère, troisième de l'appartement,
première vieille, petite fille 2

Fabienne Bargelli :

femme 2 (la rue), fille légère 1, la sœur, la serveuse,
l'aînée, quatrième de l'appartement, la voisine, jeune villageoise 1

Marion Weidmann :

femme 3 (la rue), la veuve, la cadette, deuxième de l'appartement,
la grosse, l'aubergiste

Maité Maillé :

soubrette 2, la servante, fille légère 2, styliste 2, la blonde, jeune villageoise 2

François Kopania :

la grand-mère

Vincent Leenhardt :

Don Juan

Jacques Artigues :

un ouvrier, un soldat, un dirigeant d'entreprise paternaliste,
Lénine, Hitler une première fois, Auguste

Philippe Beranger :

un ouvrier, un soldat, Rosa Luxembourg, Freud, Hitler une seconde fois, clown blanc

Le spectacle a été créé au Théâtre de Nîmes
les 17 et 18 octobre 2000

Production :
Triptyk Théâtre

Co-production :
Théâtres de Nîmes, Théâtre des Treize Vents Centre Dramatique National de Montpellier-Languedoc-Roussillon

Pourquoi Don Juan revient de guerre

On pourrait penser (mais qui on ? Je me suffis pour constater l'existence, le fait de l'existence, le fait d'être).

donc :

Je pourrais penser qu'un certain degré d'amnésie "spontanée" ou officielle, peut paraître indispensable, nécessaire, pour panser les blessures morales, psychiques, affectives, personnelles, collectives de l'Histoire.

Mais je ne peux pas, ne veux pas m'en contenter. On a (encore !), j'ai trop fermé les yeux. Nous avons trop aisément fermé les yeux, bouché nos capacités à voir, entendre, comprendre, sentir, expliquer notre monde, notre (mon) existence / vie / Histoire.

C'est pourquoi, c'est pour ça que "Don Juan revient de guerre" m'intéresse. C'est pour ça que je le mettrai en scène : la mémoire, et l'amnésie qui va avec, c'est la tragédie de notre siècle passé (le XXème). On (je) ne veut (veux), peut (peux) se (me) souvenir de tout : atrocités comme bonheur (promis par l'idée généreuse et générale du progrès), alors qu'on (nous) (je) devrait (devrions) (devrais) vouloir se (nous) (me) souvenir de tout, de tous, de toutes. Et là, nous atteignons notre propre limite, j'atteins mes propres limites : je n'y parviens pas, nous n'y parvenons pas. Alors, la vie nous semble obstinément désespérante sans autre avenir que l'immensité du présent.

Note pour la scénographie (pouvant être utile aux comédiens pour le jeu)

Pour moi, il existe un document fondamental, qui peut être considéré comme explication de la tentative théâtrale que j'espère mener avec "Don Juan revient de guerre". Il s'agit du préambule au "Soulier de Satin" dans lequel Claudel préconise : " Il faut que tout ait l'air provisoire, en marche, bâclé, incohérent, improvisé dans l'enthousiasme ! Avec des réussites, si possible, de temps en temps, car même dans le désordre il faut éviter la monotonie.

L'ordre est le plaisir de la raison : mais le désordre est le délice de l'imagination. "

C'est peut-être péremptoire, mais, j'aspire à ce que tout soit provisoire, pas installé, filant. Evidemment, s'entendre sur le sens de "bâclé".

Il me semble que l'axe que je choisis, cette mémoire défaillante de Don Juan, ne peut que gagner de l'intensité dans le fait que rien ne puisse être à jamais "comme installé".

Faire en sorte, tenter, que tout ne soit qu'évoqué. Evocation, le mot est lâché.

En marchant pour rentrer chez moi, je pensais à l'ange de Paul Klee redessiné par Walter Benjamin, qui avance à reculons dans l'avenir. Il doit y avoir un ange, celui qui, à la sortie du tunnel, tente de retourner dans le passé, mais qui le fait à reculons, lui aussi. Le nôtre a le passé dans son dos et devant lui les ruines de l'avenir ; il ne peut voir vraiment ce passé, ces figures du passé mais les sent, les pressent ou les devine, en fait les redevine.

Denis Lanoy

La pièce

" *Don Juan revient de guerre* " se situe dans la réalité politique et sociale de l'immédiat après guerre. Ce sont " *les années folles* ". C'est aussi et surtout en toile de fond, l'Allemagne vaincue et malade d'un trouble dont s'empare formellement l'expressionnisme, les débuts de la République de Weimar aux temps de la grande inflation (1919 -1923).

La pièce est bâtie comme un triptyque qui fixe trois moments d'évolution commune à la société allemande et au héros.

Au premier acte, Don Juan, qu'on croyait mort, revient après avoir été grièvement blessé au physique comme au moral. Il part à la recherche de son ancienne fiancée, porté par un espoir nouveau.

A l'acte II, Don Juan est immobilisé à l'hôpital par la grippe espagnole. Il attend vainement une réponse aux lettres adressées à sa fiancée. Puis saisi dans le tourbillon de ce monde qui se repaît de la perte des valeurs et des repères et est soumis au règne de l'argent roi dépensé à flots par les profiteurs de guerre et les nouveaux riches, Don Juan s'abandonne aux femmes. Il en rencontre une multitude. Oublieux de sa quête, il est repris par ses anciens démons. Il conquiert puis il quitte celles qui lui rappellent par un détail physique la fiancée d'avant-guerre dont il a oublié jusqu'aux traits et qui demeure ainsi un idéal insaisissable.

A l'acte III, la grand'mère de sa fiancée, attendant Don Juan barricadée chez elle, lui apprend la mort de la femme aimée, morte de chagrin le 3 mars 1916...

Une époque vacillante

De novembre 1918 à décembre 1923, temps de l'action de "Don Juan revient de guerre", l'Allemagne se balbutie un avenir qui deviendra une véritable traque.

Petit rappel historique.

Le 11 novembre 1918, sur le front, peu avant midi, il pleut. Bientôt l'armistice. Le Reich allemand et son allié l'empire austro-hongrois sont vaincus. A l'est, depuis un peu plus d'un an, la Russie se soviétise. A l'ouest, les Alliés français et anglo-américains vont pavoiser leur victoire, triste victoire qui additionne les morts.

Champ de ruines. Bouleversements politiques. L'empire austro-hongrois est démembré, des nations nouvelles créées : Pologne, Tchécoslovaquie, etc. Le Reich allemand va s'essayer à la démocratie. C'est la République de Weimar, le drapeau change de couleurs, de blanc-rouge-noir, il devient jaune-rouge-noir.

Le Traité de Versailles impose à l'Allemagne de payer aux alliés des dédommagements de guerre d'une impitoyable importance. L'Alsace, la Lorraine reviennent à la nation française. La Sarre, la Rhénanie sont occupées par les troupes des vainqueurs. Une grande partie de la production de houille doit être acheminée vers la France, la Belgique... L'armée allemande ne peut être composée de plus de cent mille soldats, sans armement lourd ni offensif. Hedimburg devient le premier chancelier du nouvel Etat allemand.

Les partis politiques affichent violemment leurs différents, directement dans la rue. Le sang coule, les règlements de compte sont fréquents, les assassinats de personnalités politiques nombreux. Il faut dire que de l'extrême droite à l'extrême gauche, chaque parti dispose de milices militarisées. Militarisées à l'extrême : mitrailleuses, véhicules blindés... Barricades dans les rues, Insurrections à Berlin, Munich, Cologne...

Le NSDAP (le parti nazi) affiche déjà la croix gammée. Les spartakistes défilent dans les rues avec le drapeau rouge ainsi que le KPD (parti communiste). Les démocrates chrétiens, les socialistes ne sont pas en reste. La terreur est partout. Bientôt le ministre Noske (socialiste) ordonnera à la troupe de tirer à balles réelles sur une manifestation organisée par le KPD, puis commanditera l'assassinat de Rosa Luxembourg et Karl Liebknecht, les deux leaders spartakistes le 15 janvier 1919. En 1920, Kapp (NSDAP) tentera un putsch. Echec. En 1921, alors qu'Hitler est devenu premier président du NSDAP, les extrémistes de droite assassinent deux ministres socialistes, dont le plus célèbre est Rathenau. En novembre 1923, Hitler fomenta un nouveau putsch. Ce sera une tentative avortée. Le NSDAP et le KPD sont interdits. Hitler emprisonné écrit "Mein Kampf".

L'économie, dans ce déchirement constant, bat la breloque. Les réparations dues par l'Allemagne (132 milliards de marks-or) créent l'inflation.

Le 2 août 1922, le cours du dollar grimpe à 860 marks, fin août à 1990 marks. Le chômage augmente vertigineusement. La pauvreté s'établit. Rationnements. Soupes populaires. Sombre tableau auquel il faut ajouter l'épidémie de grippe espagnole qui frappe l'Europe entière, et qui fera selon certains historiens, presque autant de morts que la guerre mondiale.

L'inflation toujours, le 12 septembre 1923, un dollar vaut 100 millions de marks et en novembre 4,2 milliards de marks. Une réforme monétaire fin 1923 (lorsque s'achève l'histoire de Don Juan) mettra fin à l'inflation.

Il faut imaginer les Allemands avec une brouette de marks pour acheter un pain, tapisser les murs de leurs appartements délabrés avec des billets (moins onéreux que le papier peint), les enfants dans les arrière-cours construisant des cabanes avec des empilements de billets (impossible d'acheter des jouets).

Dans cette période d'instabilité, tout semble n'être qu'excès, y compris et surtout la vie sociale, l'agitation nocturne, la création artistique, la frénésie sexuelle, la drogue.

A Berlin, c'est l'époque des plus grandes audaces radicales dans le domaine artistique : dadaïsme, expressionnisme, Bauhaus etc. De très jeunes gens vont marquer les arts et la pensée du XXème siècle¹. Le Théâtre qu'on ne dit pas encore d'avant-garde est florissant.

Les cabarets sont innombrables, ouverts du crépuscule à l'aurore. On y entend du jazz. Tous s'y croisent : artistes, bourgeois, prostituées, noblesse impériale en mal de faste, ouvriers, chômeurs... L'alcool, le champagne, l'opium, la morphine, l'héroïne y sont consommés sans restriction. L'homosexualité n'est plus condamnée par les lois. Les femmes affirment leur identité. Un formidable élan. Novateur. Joyeux. Comme si la noirceur et la misère du jour alternaient avec une nuit lumineuse.

Mais il ne faut pas masquer la forêt avec un arbre. Pendant ce temps, des forces brunes et noires oeuvrent. Les nazis s'infiltrèrent partout, cassant, brisant, traquant tous les élans. Bientôt l'innommable.

Lorsque Ödön von Horváth écrit son Don Juan en 1937, dont l'action se situe dans ces "Années Folles" (1918-1923), il sait de quoi il parle. Sans doute éprouve-t-il un peu de nostalgie. Beaucoup de tendresse. (Rien de surprenant à ce que son héros apparaisse un peu déboussolé).

De ces chaotiques et vivantes années, un autre chaos qui se voudra ordre va sortir, mortel.

1 - Bertolt Brecht, Karl Krauss, Walter Benjamin, Fritz Lang, Paul Klee, Georg Kaiser, Kurt Schwitters, Hannah Arendt, Gottfried Benn, Otto Dix, Georg Grosz, Walter Gropius, Ludwig Mies Van der Rohe, Alfred Döblin, Hermann Broch, Erich von Stroheim, Joseph Roth, Thomas Mann, Erwin Piscator, Wassily Kandinsky, Hans Eisler, Kurt Weill, Paul Hindemith, Ernst Krenek, Georg Heym, Johannes R. Becher, Raoul Hausmann, Ernst Toller, Hannah Höch, Heinrich Mann, Max Ernst, Franz Jung, Johannes Baader, Richard Huelsenbeck, Georg Trakl, John Heartfield, Lazlo Moholy-Nagy, Oskar Schlemmer, Erich Mendelsohn, Hans Poelzig, Marcel Breuer, Theo van Doesburg, Willi Baumeister, George Wilhsmem, Pabst, Karl Heinz Martin, Carl Mayer, Robert Murnau, Paul Leni, Robert Wiene, Joseph von Sternberg, August Sander, Franz Marc ...

(sans compter tous ceux qui à cette époque sont de passage à Berlin : Man Ray, Antonin Artaud, Louis Aragon, Tristan Tzara, S.M. Eiseintein, Piet Mondrian, Vladimir Maïakovski ...)

Un Don Juan

Même si on a oublié que le mythe de Don Juan a son origine dans l'œuvre de Tirso de Molina ; même si on ne retient plus du Don Juan de Molière que la figure finale, colossale et surnaturelle de la statue du Commandeur, même si Mozart, chacun a une idée, pour ne pas dire une perception amusée, sur ce que peut être un Don Juan.

Dans la Préface à la pièce ***Don Juan revient de guerre***, Ödön von Horváth écrit donc :

" On ignore si Don Juan a jamais vécu en tant que personnage historique. Ce qui est certain, c'est que le type donjuanesque a existé autrefois, et il est clair, par conséquent, qu'il existe et existera toujours.

... L'énigme de don Juan, on a essayé de la résoudre de mille façons depuis des siècles, mais on ne le peut pas. Le personnage a subi les transformations les plus diverses, de la vision primaire de l'adultère meurtrier et profanateur jusqu'à celle du galant lassé, sous le scalpel psychologique ... "

Horváth s'est autorisé à peindre un don juan à l'époque de l'inflation en Allemagne (1919 –1923), à un moment où valeurs historiques, économiques, sociales, psychologiques, morales sont bousculées.

A son retour de la Grande Guerre, ce Don Juan soldat revient dans une Allemagne défaite, humiliée, rendue exsangue par la dette de guerre, livrée à une économie de survie et de trafic où la plupart des hommes ont été décimés.

Il croit être devenu un autre, métamorphosé en son for intérieur par le cours de l'Histoire. Mais il n'échappera ni à sa monomanie (il est repris par le tourbillon de ses aventures féminines), ni à sa réputation d'"homme à femmes". Il ne peut faire autrement.

Né avec le siècle

Von Horváth, l'auteur de *Don Juan revient de guerre* aurait cent ans en 2001.
Une vie et une œuvre dans la tourmente de l'Histoire.

Né avec le siècle. On pourrait même dire deux fois né avec le siècle.

Si pour l'état civil, Edmond (Ödön) Joseph von Horváth naît le 9 décembre 1901 - le même mois que Walt Disney - à Susak sur les bords de la Mer Adriatique d'un père attaché au consulat impérial et royal d'Autriche - Hongrie et d'une mère d'une famille de médecins militaires, lui-même confiera : "Ma vie commence avec la déclaration de guerre. J'ai oublié toute mon enfance pendant la guerre". Naissance symbolique si l'on veut. Après tout, nombre d'historiens citent l'année 1914 comme le véritable début de l'Histoire du XX^{ème} siècle.

L'enfance, l'adolescence d'Horváth sont une suite de déménagements. Le père est nommé à Belgrade, puis Budapest, enfin Munich. Sa scolarité est difficile. Mauvais résultats, conflits avec ses professeurs, redoublements. On peut lui trouver des excuses. Il écrira plus tard : "Pendant mon enseignement, j'ai changé quatre fois de langues d'enseignement. Le résultat était que je ne maîtrisais aucune des langues parfaitement. Bien que ma langue maternelle fût l'Allemand, j'écrivis à quatorze ans seulement ma première phrase en allemand."

En 1916, son père mobilisé, il est envoyé à Bratislava, dans le seul lycée de langue allemande où on veuille bien de lui. Il devient rapidement la terreur de ses professeurs.

C'est presque la fin de la guerre. Ödön rejoint ses parents à Budapest. Son père vient d'y être nommé. Les temps sont à la tourmente pour le vieil Empire Austro-Hongrois : 28 octobre 1918, dissolution de l'Empire ; 7 et 8 novembre, révolution à Munich ; 16 novembre, proclamation de la République Populaire de Hongrie ; de mars à août 1919, en Hongrie Béla Kun instaure une dictature des Soviets. La famille Horváth se réfugie à Vienne. Le père ancien fonctionnaire impérial risque gros.

Ödön passe son bac. En septembre 1919, il s'inscrit à l'université de Munich qu'il quittera en 1922.

Dès 1920, alors qu'Adolf Hitler commence à faire parler de lui, Horváth écrit son premier texte, une pantomime commandée par le compositeur Siegfried Kalleberg. Accueil mitigé. Horváth rachète autant d'exemplaires du livre qu'il peut et les détruit.

Mais écrire est devenu indispensable, nécessaire pour lui. A partir de 1923 - en pleine inflation (faut-il y voir un symbole ?) - Ödön se lance dans une intense activité d'écriture. Surtout du théâtre. Il s'installe à Berlin qu'il pense être la seule ville allemande à pouvoir offrir ce qui est nécessaire à un jeune écrivain.

A la fin des années vingt, et même si le chômage fait rage en Allemagne, Horváth peut croire à un début de relative sérénité. Succès et reconnaissance. Prix Kleist en 1931.

Mais l'Histoire est en marche. Le 30 janvier 1933 Hitler devient Chancelier du Reich. Ödön von Horváth est classé "auteur dégénéré". Ses livres sont brûlés, ses pièces interdites. Il se réfugie à Vienne. A partir de février 1934, les théâtres viennois interdisent à leur tour ses pièces. Retour à Berlin. Il envisage de s'installer à Zurich. Un peu déboussolé, en grande détresse morale et financière, il revient en septembre 1935 à Vienne. Il écrit pourtant, mais avec moins de joie.

Il reprend d'anciens projets, c'est à ce moment qu'il écrit *Don Juan revient de guerre*. On le joue à nouveau à Vienne.

Horváth est très déprimé, mécontent de son travail, il est harassé par des soucis matériels. Il écrit toujours dans l'urgence. C'est à cette époque qu'il compose ses deux romans les plus connus "Jeunesse sans Dieu" et "Un fils de notre temps", publiés à Amsterdam et qui remportent un important succès.

Le 14 mars 1938, l'Allemagne nazie annexe l'Autriche. Le 16, Ödön von Horváth fuit : Budapest, la Tchécoslovaquie, Trieste, Venise, Milan, Zurich, Amsterdam.

Le 1^{er} juin 1938, il est à Paris. Le matin, il a rencontré Robert Siedmark venant d'Hollywood. Il lui propose d'adapter son roman "Jeunesse sans Dieu" pour le cinéma. Le lendemain, il doit se rendre au Havre pour s'embarquer sur un paquebot pour l'Amérique.

Fin d'après-midi, il regagne son hôtel, rue Monsieur Le Prince ... lorsqu'une tempête casse branches et arbres morts, ensevelissant Ödön et quelques autres personnes : tous en sortent indemnes, seul Ödön a le crâne fracassé et meurt, face au Théâtre Marigny. Dans sa poche on trouvera un ticket de cinéma, il venait d'assister à une projection, dans un cinéma des Champs Elysées, de Blanche Neige de Walt Disney.

Une succinte bio-bibliographie de Ödön von Horváth

Casimir et Caroline, Actes Sud - Papiers, 1991 (trad. : Henri Christophe).

Légendes de la forêt viennoise, Actes Sud - Papiers, 1992 (trad. : Sylvie Muller en collaboration avec Henri Christophe).

Figaro divorce, Actes Sud – Papiers, 1971 (trad. : Henri Christophe et Louis Le Goeffic).

Nuit italienne (suivi de *Cent cinquante marks* et de *Don Juan revient de guerre*), Editions Gallimard, 1967 (trad. : Renée Saurel).

Théâtre 1 (comprenant **le Belvédère**, **Casimir et Caroline**, **Légendes de la forêt viennoise**), Christian Bourgois Editeur, 1988 (épuisé).

L'éternel petit-bourgeois, Christian Bourgois Editeur, 1990 (trad. : Rémy Lambrechts).

Un fils de notre temps, Christian Bourgois Editeur, 1988, collection 10/18 n°2157 (trad. : Rémy Lambrechts), Presses Universitaires de Grenoble, reprise de la traduction d'Armand Pierhal, 1939.

Jeunesse sans Dieu, Christian Bourgois Editeur, 1988, collection 10/18 n° 2158 (trad. : Rémy Lambrechts).

François Jean-Claude : **Histoire et fiction dans le théâtre de Ödön von Horvath**, Presses Universitaires de Grenoble, 1978.

Haag Ingrid : **Ödön von Horvath – la dramaturgie de la façade**, Publications de l'université de Provence, 1991.

Théâtre complet 6 volumes chez Editions de l'Arche.

Présentation de Triptyk-Théâtre

Née **Théâtre des Campaniles** en 1986, la Compagnie devient **Triptyk Théâtre** en 1993 après deux années d'installation à Nîmes. Ce qui la caractérise ce sont ses orientations artistiques, qui ont rapidement concouru à l'imposer auprès du public, des professionnels et de la critique.

Dire que Denis LANOY, directeur artistique et metteur en scène est issu du théâtre universitaire et fut reconnu comme directeur d'acteurs, homme de théâtre d'une œuvre raisonnée ; dire encore que la Compagnie Triptyk Théâtre est conventionnée avec la Ville de Nîmes, le Département du Gard et l'Etat ou bien encore qu'elle est récemment associée aux Théâtres de Nîmes ne suffirait pas à la définir tout à fait ou correctement.

Une de ses originalités a été de mettre en scène des textes contemporains non écrits pour le théâtre, entre autres :

- 1989 **"Les lettres de Westerbork"**, (d'après Ety Hillesum)
- 1991 **"Profils perdus d'Antoine Vitez"**, (d'après J.P. Léonardini)
- 1992 **"Sainte Jeanne des abattoirs"** (Bertold Brecht), écrit pour la radio
- 1994 **"Les suivantes"** (d'après une réflexion philosophique de Michel Foucault, sur un tableau de Vélasquez "Les Ménines")
 "Le paradoxe du comédien" (Diderot, Guénoun, Jovet, Stanislavski, Novarina)
- 1995 **"Welcome in the war zone"**, "matériaux textes" assemblés par Denis Lanoy
- 1996 **"Même si"** de Christine Angot
 "Oratorio Heiner Müller" (version courte) textes mis en scène par Denis Lanoy
- 1998 **"Grand Travers"** d'Alain Béhar
- 1999 **"Imprécation dans l'abattoir"** de Michel Deutsch
 "Je ne m'effondre pas parce que je ne me mets jamais debout",
 d'après le journal d'Andy Warhol
 Lectures-Installations au Festival de poésie "Les Voix de la Méditerranée" de Lodève
 mises en espace par un collectif de 8 comédiens
 sous la direction artistique de Denis Lanoy
 "Cabaret" Ecriture et mise en scène collective sous la direction artistique de
 Denis Lanoy. Bibliothèque Carré d'Art à Nîmes

Car, à l'évidence, c'est là, sur scène, que se crée l'écriture théâtrale, au travers du jeu d'acteurs, là où le "vrai" texte est un ensemble d'éléments signifiants : personnages, "matériau texte", décor, accessoires, maquillage, costumes, lumière, musique.

Un théâtre de mise en scène qui ne s'oppose pas à être un théâtre d'auteur.

Il n'en va pas différemment lorsque la Compagnie s'attaque au répertoire : récemment, en 1998 avec le **Misanthrope** de Molière.

Il n'en va pas différemment non plus lorsque Triptyk Théâtre aborde le répertoire contemporain (1937) avec le "Don Juan revient de guerre" d'Ödön von Horváth. Le mythe de Don Juan y est expurgé : il s'agit d'un homme seul, revenant du front, laissé sans rivaux, oubliant sa véritable quête amoureuse pour plonger dans le tourbillon de l'inflation, trahi par son passé et incapable de trouver la repentance.

Lors de commandes, de coproductions, de réalisations passées avec le Contrat de Ville, sur les scènes nationales et les autres, lors de festivals, lors de lectures publiques, les créations de la Compagnie posent farouchement la question de voir acquérir au public une réelle pratique de spectateur réceptif et critique.

